Prix : 6 Frs – Etranger et Congo : 7 Frs
SIXIEME ANNEE
14 NOVEMBRE 1951

TINTIN

46
LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS

SOUDAIN UN PROJECTILE PERCUTE LE FLANC DU MOLOCH... (Voir p. 11.)

JM

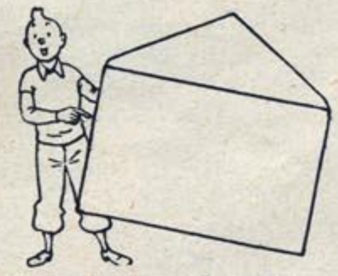
Mon Courrier

Braem Julienne, Jette. — Ne chicanons pas les garçons ! Ils aiment les autos et les moteurs, quoi de plus naturel. N'as-tu pas ta chronique : « Interdit aux garçons » ? Nous avons parlé des chapeaux pour te faire plaisir. Nous donnons souvent des articles qui intéressent particulièrement les filles. D'ailleurs, de plus en plus,, leurs goûts se confondent. Non ? La preuve, c'est que tu aimes « Le Mystère de la Grande Pyramide » !

Simon Yvan, Grâce-Berleur (Liège). — Deux albums de « Jo et Zette » seront bientôt mis en vente. Le tome II de « Corentin » est en préparation. Pour l'instant, il n'est pas question que ces héros réapparaissent dans le journal. Amicalement à toi.

Crevecœur Claude, Knocke. — Ta carte des vacances m'a fait bien plaisir. C'est une ville que je connais et que j'aime. Ah ! les souvenirs ! Amitiés.

Gillicaux Michel, Stanleyville (Congo). — Pourquoi ne feriez-vous pas des musiques à bouche « Tintin » ? me demandes-tu. Et je te réponds : pourquoi en ferions-nous ? « Tintin » s'occupe déjà de tant de choses ! Laisse-le un peu respirer. Bien à toi.



Daxhelet Pierre, La Hulpe. — Tout ce que nous avons révélé dans notre article au sujet des anguilles est exact. De même, lorsque nous signalons un fait extraordinaire dans notre « Méli-Mélo », nous n'inventons rien, mais nous signalons la chose comme tout à fait exceptionnelle. Incrédule, va ! Evidemment, c'est par erreur que nous avons imprimé « 32 jours » : c'est 32 heures qu'il fallait lire ! Mais le lecteur intelligent a rectifié de lui-même.

Demoulin Denise, Verviers. — Bien sûr, tu peux m'envoyer ton récit : « L'Incroyable audace ». Je le lirai et je te donnerai mon avis. Bien à toi.

Decaluwé Jean, Tournai. — « Les Cigares du Pharaon » doivent être redessinés avant de paraître en librairie. Il faudra attendre un an ou deux. Amitiés.

Van der Smissen Luc, Gand. — Félicitations pour la grande et belle famille à laquelle tu as l'honneur d'appartenir. Et mes respects à ton petit frère Baudouin qui vient de naître. Amicalement à toi.



Kelner Joséphine, Ixelles. — Je ne puis te communiquer l'adresse de Paul Cuvelier. Si tu désires lui écrire, fais-nous parvenir ta lettre, nous la lui transmettrons. Bien à toi.

Descamps Willy, Nieuport. — Merci pour ta charmante carte. Amitiés.

Verboven Ninette, Saint-Josse. — J'ai lu le conte que tu m'as envoyé et qui a été écrit par ta sœur. Il n'est pas mal, si l'on tient compte de son âge. Quant à le publier dans « Tintin », c'est autre chose ! Il ne faut pas brûler les étapes. Bientôt, nous organiserons un Concours de Contes...

Backes Jacqueline, Etterbeek. — Si à l'heure actuelle tu n'as pas reçu de prix à la suite de notre Concours Mystère, c'est que tu n'as rien gagné. Ce sont là choses qui arrivent. Il ne peut pas y avoir que des gagnants !

Pety de Thozée Michelle, Bakwanga (Congo). — Ainsi, tu as vu M. Tournesol au cinéma ? Hein ! qu'il est amusant ? Bientôt, nous le retrouverons ici. Amitiés.

Werfel J.-M., Ixelles. — Pas de chronique de l'aéronautique ? Mais que lis-tu dans ton journal depuis cinq ans ? Nous n'avons cessé de parler de toutes ces choses qui t'intéressent. Bien à toi.

Vasanne Daniel, Rixensart. — Ton anniversaire coïncide avec le nôtre ? Félicitations réciproques ! Es-tu complètement guéri ? Amitiés.



Dantinne Michèle, Matadi (Congo). — Les produits belges, porteurs du Timbre Tintin, sont généralement exportés au Congo : il ne t'est donc pas impossible de collectionner les timbres. Et puis, chaque semaine, dans ton journal, ne recueilles-tu pas le timbre qui s'y trouve ? Alors ?

Wauthion Roger, Ransart. — Un kilo de papier d'argent contre un ballon de football ? Nous n'avons jamais entrepris de tels échanges. Bien à toi.

Adam R.-W. — Le triple saut athlétique consiste à franchir une distance en trois enjambées avec élan, ou, si tu préfères, à sauter avec deux escales au sol, tantôt d'un pied, tantôt de l'autre. Amitiés.

Wim, Turnhout. — Ainsi, te voilà au collège de Turnhout ? Dommage ! Nous avions pris l'habitude de te voir de temps en temps au journal. J'espère que tu viendras nous dire bonjour pendant les vacances ? Bon travail.

Buffet Albert, Namur. — Quand tu participes à nos concours, tu dois avoir la patience d'attendre que nous donnions les résultats. Cela prend parfois plusieurs semaines. Et s'il arrive que tu ne remportes aucun prix, c'est que tu n'as pas mérité d'être classé parmi les premiers. A toi.

Il ne faut jamais désespérer !



J'AI connu, autrefois, un garçon qui se nommait Pierre et qui manquait totalement de confiance en soi. Il faut dire que personne, parmi son entourage, ne l'encourageait à sortir de cette torpeur de l'esprit où il était engagé. Au contraire. Comme on ne lui reconnaissait la moindre aptitude à quoi que ce fut, tout ce que faisait ou disait l'infortuné garçon était accueilli par des phrases comme celles-ci : « Tu n'es qu'un sot ! » — « Tu es incapable de faire quelque chose convenablement ! » — « Tu ne feras jamais rien de bon ! » — Etc.

A l'école, bien sûr, les résultats de Pierre n'étaient guère brillants, et, comme au palmarès il faut bien que s'inscrivent des derniers, le jeune garçon avait accepté d'être de ceux-là !

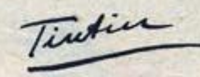
C'est alors qu'intervint dans sa vie d'écolier quelque chose — ou, plus exactement, quelqu'un — qui ressemblait à une sorte de miracle. Ce miracle s'appelait Jacques. C'était un garçon intelligent et sensible, doué pour les études, mais aussi pour l'amitié. Il découvrit en Pierre une âme résignée, un esprit appliqué, une bonne volonté si évidente, malgré le peu d'estime dont il était entouré, qu'il s'en émut et s'attacha à ce condisciple malchanceux.

Et, tout d'abord, il lui donna confiance en ses actes et en ses paroles. Il le persuada qu'il n'est point d'êtres déshérités au point de ne pouvoir se distinguer de quelque façon. Il l'intéressa aux problèmes, lui communiqua son emballement pour l'histoire, lui donna des « tuyaux » pour éviter de commettre certaines fautes d'orthographe, etc.

Jacques, soudain, se sentit « responsable » de son ami. Il mit un point d'honneur à le tirer de sa médiocrité qui n'était qu'apparente. Il lui dit : « Tu es le 36e, je te ferai passer ton examen, et tu décrocheras la 30e place, puis la 20e, j'en réponds ! » Jacques s'acharna, lutta, s'entêta. Quel beau sport c'était pour lui que cette victoire qu'il s'efforçait d'obtenir pour un autre !

L'incroyable, c'est qu'il l'obtint. Non seulement Pierre acquit de l'assurance en tout ce qu'il entreprenait, mais encore les résultats de ses études s'améliorèrent beaucoup. Il est considéré, aujourd'hui, comme un bon élève et plus personne ne songe à le juger avec sévérité.

Que pensez-vous, les amis, de la camaraderie ainsi comprise? N'est-ce pas qu'elle n'est pas un vain mot ?

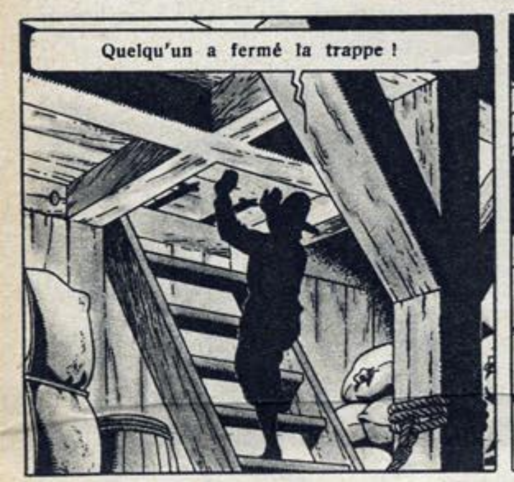


TINTIN (hebdomadaire). — Administration, Rédaction et Publicité : rue du Lombard, 24, Bruxelles. — C.C.P. : 1909.16. — Editeur-Directeur : Raymond Leblanc. — Rédacteur en chef : André-D. Fernez. — Imprimerie : Etablissements C. Van Cortenbergh, 12, rue de l'Empereur, Bruxelles.

Cori, le moussaillon

TEXTE ET DESSIN DE BOB DE MOOR

L'orphelin Cori a été recueilli et élevé par le capitaine Janszoon. Comme son père adoptif ne veut pas qu'il l'accompagne dans ses expéditions, le jeune garçon s'introduit clandestinement à bord de la « Perle », durant la nuit...



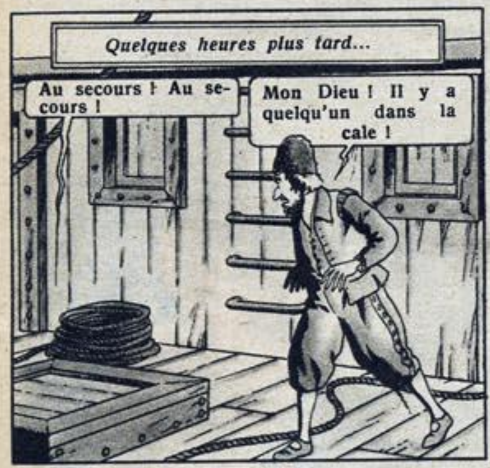






















(A suivre.)

D'OU VIENNENT NOS ANIMAUX DOMESTIQUES?



ILS nous sont devenus si familiers que nous n'envisageons pas une existence à laquelle ils ne participeraient pas. Notre bon caniche, le pékinois du voisin, l'âne du chiffonnier, le petit chat qui ronronne, roulé en boule, près du feu, le brave cheval qui tous les matins passe dans notre rue attelé à la voiture du boulanger, comment concevoir qu'ils aient pu, à une époque donnée, ne pas vivre parmi nous ? Et pourtant, ces animaux ne sont, somme toute, que des amis de fraîche date ! Il fut un temps où leurs ancêtres sauvages erraient dans les forêts, dans les plaines ou dans le désert sans avoir jamais vu l'homme. Et ces ancêtres, si vous les rencontriez, vous auriez probablement beaucoup de peine à leur trouver une ressemblance quelconque avec leurs descendants d'aujourd'hui !

LE CHIEN.

Non, ce n'est pas possible !... Donner un aïeul commun à des arrière-arrière-petits-fils aussi dissemblables que le basset, le lévrier, le dogue ou le fox-terrier, c'est un défi au bon sens ! Les savants d'ailleurs sont de cet avis ! Il ne s'en trouve plus guère pour attribuer aux différentes races de chien un ancêtre unique. Mais alors, de qui descendent-ils, nos bons amis à quatre pattes ?... On ne sait trop. Certains du chacal sans doute, d'autres du loup et notamment du petit loup des Indes ! Pour le reste, on patauge. A l'époque de la pierre polie, lorsque l'homme vivait encore dans les cavernes, il existait déjà un grand nombre de chiens différents. Quant aux anciens Egyptiens, ils connaissaient les lévriers, les bergers, les chiens de chasse, les dogues et même les bassets aux jambes torses... Dès lors, il faut bien admettre que nos chiens n'ont pas un seul aïeul, mais plusieurs, dont les « prototypes » ont aujourd'hui complètement disparu de la surface du globe !

LE CHAT.

Pour le chat, le problème est moins difficile ! Nos matous frileux ne descendent pas du chat sauvage d'Europe (dont l'espèce est à peu près éteinte à l'heure actuelle), mais d'un chat africain, immigré dans nos pays à l'époque des Croisades. Les Chevaliers Chrétiens l'ont ramené chez nous en même temps que le fléau qu'il allait être appelé à combattre : le rat noir. Les rongeurs constituaient au moyen âge une véritable plaie. On s'en débarrassait comme on pouvait. Avant l'apparition du chat, les gens laissaient ce soin aux belettes et aux putois et les toléraient chez eux, malgré leur puanteur, à cause des services qu'ils leur rendaient. Mais le chat eut tôt fait de les supplanter dans cet office. Et lorsque les rats, souris, musaraignes et autres parasites eurent baissé pavillon, il devint tout naturellement un animal de luxe, indolent et choyé.

Les chats persans (qu'on appelle aussi « angora », bien qu'ils ne proviennent pas de Turquie), ont été importés en Europe au XVIe siècle seulement.

Quant aux siamois, ils parurent pour la première fois en Angleterre au milieu du siècle dernier. Leur prix atteignait des sommes fabuleuses. Pensez donc ! Les premiers valaient de 600.000 à 800.000 frs français.

LE CHEVAL.

Curieuse destinée que celle des chevaux ! La horde de leurs ancêtres directs hantait encore les forêts d'Allemagne et des Vosges au temps de Charlemagne. Aujourd'hui, les chevaux sauvages ont pratiquement disparu. Il n'en reste que quelques centaines dans les steppes de l'Asie Centrale et leurs jours sont comptés !

Ils sont d'ailleurs bien laids : courts, trapus, la robe fauve et hirsute, la tête démesurément grosse, ils n'offrent que peu de ressemblance avec les pur-sang ou les percherons que nous connaissons. Ils évoquent plutôt l'idée de poneys mal bâtis. Seuls les chevaux demi-sauvages de Camargue offrent encore quelque analogie avec eux.

Chose curieuse ! C'est chez les Américains que le cheval primitif s'est d'abord développé; puis il a passé en Asie et en Europe, et s'est éteint très rapidement en Amérique. Si bien que les chevaux dits sauvages, qui parcourent aujourd'hui les pampas de l'Argentine et les plaines du Texas n'ont de sauvage... que le nom. Ce sont les descendants des montures utilisées par les Conquérants espagnols à l'époque de Colomb et de Cortez; abandonnés par leurs propriétaires, ils se sont réadaptés progressivement à la vie libre et aux grands espaces.

Au temps de Job, les Anciens Juifs ignoraient encore l'existence du cheval. L'Ecriture Sainte n'en fait mention qu'à l'époque de Moïse et de Samuël; elle en parle alors comme d'un animal étrange, dont les armées ennemies tiraient parti et qu'il ne fallait pas craindre en dépit de sa taille et de sa force.

Quant à l'âne, tout comme notre chat sauvage, c'est en Afrique qu'il vit le jour... D'Egypte il est passé en Asie Mineure puis en Europe et son sort, hélas ! ne s'est pas amélioré. On le méprise parce qu'il est laid, on le brusque parce qu'il est patient. Pourtant, il possède de réelles qualités, et il est sans aucun doute plus intelligent que le cheval.

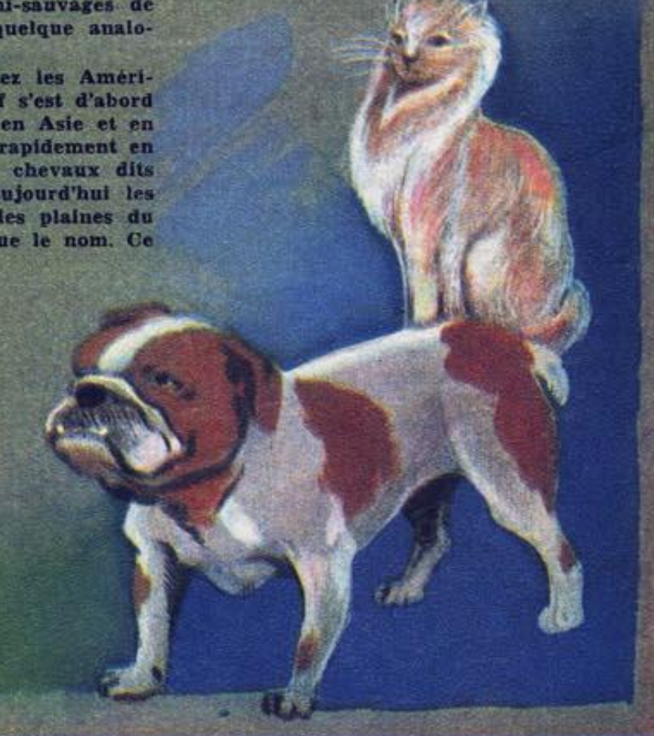
ET LES AUTRES.

Au fond, quand on en fait l'inventaire, on s'aperçoit que bien peu d'animaux domestiques sont de chez nous ! Le bœuf ne descend pas, comme on l'a cru longtemps, du grand urus d'Europe, qui vivait encore en Pologne il y a deux siècles, mais bien plutôt du zébu indien ! Il ne reste chez nous, comme descendants de l'urus, que les petits taureaux camarguais. Et encore, ils sont bien dégénérés !

La chèvre, le porc et le mouton nous viennent d'Asie. Le lapin, d'Afrique. Pour les oiseaux de basse-cour, la situation est à peu près la même. Le coq a un ancêtre hindou. Les Juifs de l'Ancien Testament ne le connaissaient pas, et il n'est apparu qu'assez tard en Egypte et en Grèce.

Le faisan est originaire d'Asie Mineure, alors que les espèces plus rares (faisans dorés, argentés, etc.), ont vu le jour en Chine. Le paon est hindou, lui aussi. La pintade vient d'Afrique, et le dindon d'Amérique.

Comme vous le voyez, c'est un monde très cosmopolite que celui de nos bêtes familières !





Thyl Ulenspiegel

Claes, le charbonnier, est soupçonné d'avoir aidé les Gueux. Le bailli et les soldats espagnols viennent pour l'arrêter...



TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN







Le charbonnier Claes est accusé d'avoir porté aide aux Gueux et de s'être insurgé contre l'autorité espagnole. Il est jugé et condamné à mourir sur le bûcher. Toutefois, on lui donne une chance de sauver sa vie...





Qu'il révèle où l'or destiné aux Gueux a été caché et il sera gracié! Mais Claes refuse de parler. On le jette dans un cachot, et le soir même, le bourreau prépare le bûcher...















(A suivre.)

LE CHAT de Platine

Roman inédit de Thomas Pariset • Illustrations de Jean Trubert •

M. LAITANCE ETAIT CHATOUILLEUX.

Le célèbre détective M. Colerette a été appelé d'urgence à l'hôtel Impérial par le ras Lipari Mahonen. Quelques heures plus tard, le ras est victime d'un attentat et le chat de platine, qu'il avait fait enfermer dans une vitrine, disparaît mystérieusement. Lipari Mahonen décide de rentrer chez lui. Durant le trajet, M. Colerette arrête un suspect du nom de M. Laitance. Mais il s'aperçoit bientôt qu'il a fait fausse route...

VOICI comment les choses se passèrent.

On avait enfermé le bandit supposé au wagon-restaurant, dans le logement des cuisiniers, qui venaient de se lever. M. Laitance, toujours sanglotant, était attaché au montant des lits par la chaîne des menottes. Dans cette position, il faisait face à la fenêtre, où défilaient en ce moment les premiers contreforts du Vercors.

Tous les voyageurs, définitivement réveillés par les événements précédents, se lavaient, s'habillaient, circulaient confusément dans les couloirs. Tour à tour, Marinon et Jean-Jacques, se rendant au cabinet de toilette, recevaient l'assistance familière de la vieille bonne, laquelle, ensuite, y conduisait Colonel. Le canard, en effet, ayant été sage au cours du voyage, avait droit à cette récompense. A l'autre bout du wagon spécial, le ras et son chambellan prolongeaient leurs ablutions, à la mode de leur pays, dans une énorme bassine de cuivre placée au milieu du corps de garde. Les agents passaient les serviettes. Déjà quelques affamés demandaient au restaurant le petit-déjeuner.

C'est alors que la porte du cachot improvisé s'ouvrit avec précaution...

Une minute plus tard, M. Colerette, qui beurrait ses toasts, entendit un léger rire, qui fut suivi d'un cri déchirant.

Cette clameur fut également perçue par tous les occupants du wagon spécial. De sorte que, lorsque le détective bondit dans le couloir, il se heurta au ras, au chambellan, aux policiers, aux deux enfants, à Sidonie, au canard, plus une douzaine de voyageurs inconnus.

— Je vous en supplie, dit au ras M. Colerette, restez dans vos compartiments, sinon je ne réponds plus de rien.

Lipari-Mahonen se retira dignement. Mais il n'avait pas perdu son temps : au dos de plusieurs personnes se balançait un petit polichinelle suspendu à un élastique...

Sans s'arrêter à ces enfantillages, le « cerveau numéro un » poussa la porte du réduit où il avait enfermé son prisonnier. Celui-ci, toujours enchaîné au montant du lit, gisait inerte sur le plancher. Autour de sa tête, un cercle rouge s'élargissait...

Aidé du chef de train et d'un garçon de restaurant, le détective releva le blessé, le soigna. On ne lui trouva qu'une déchirure du cuir chevelu; mais quand même il l'avait échappé belle ! Le coup (donné par un instrument dur et pointu) avait porté fort près de la tempe.

— Un tel coup, fit remarquer M. Colerette, notre suspect n'a pu se le donner lui-même. D'ailleurs, s'il avait voulu se suicider, il n'aurait pas ri, puis crié.

Cette déduction fut corroborée par une découverte qu'on fit dès que M. Laitance, encore pourvu de ses menottes, fut étendu sur une banquette du wagon spécial. La poche extérieure gauche de son veston contenait un paquet, qui ne s'y trouvait pas lors de l'arrestation, et que l'architecte de jardin n'avait pu y mettre lui-même. Dans ce paquet, il y avait un masque noir, du type « loup », et un domino double-six.

Or, voici ce que raconta le gros petit homme :

« Je me désolais de la mésaventure qui m'arrive. Perdre mes lettres d'introduction, et être accusé de vol, c'était plus que je n'en pouvais supporter. A force de pleurer, je tombai dans une sorte de somnolence. J'en fus tiré par une sensation étrange : j'avais envie de rire !... Il faut vous dire que je suis très chatouilleux; que seulement on m'effleure les hanches ou les côtes, je me tords; c'est plus fort que moi. Eh bien, il en était ainsi : quelqu'un, que je ne voyais pas (j'étais tourné vers la fenêtre) frôlait le côté gauche de mon abdomen. C'est à ce moment que je poussai un bref éclat de rire, qui dut inquiéter le mystérieux personnage. En tout cas, sa réaction fut immédiate. Avant que j'eusse pu tourner la tête, un coup terrible m'était asséné, à la base du crâne. Je tombai évanoui, non sans avoir crié de toutes mes forces. C'est tout ce que je peux vous dire. »

Pour toute réponse, M. Colerette enleva les menottes.

— Vous me délivrez ! fit M. Laitance, ravi.

— Avec mes excuses. Un homme intelligent doit savoir reconnaître ses erreurs. Il est clair, maintenant, que vous ne faites pas partie de la bande contre laquelle je combats. En effet, vous venez d'être victime d'un membre de cette bande. Voici ce qui s'est passé. Les vrais voleurs voulaient accroître les charges qui pesaient sur vous et qui, dans une certaine mesure, les mettaient à couvert. L'un des bandits a glissé dans votre poche le masque dont le voleur s'est servi la nuit dernière, et le domino, sans intérêt par lui-même, qui sert à ces gens d'insigne ou de signe de reconnaissance. Votre exceptionnelle sensibilité a contrarié le plan de l'astucieux individu. Vous avez ri. Il a craint que, tournant la tête, vous ne voyiez sa figure. Et il vous a frappé, sans doute avec un marteau ou un coup-de-poing américain.



Celui-ci gisait inerte sur le plancher...

— C'est puissamment raisonné, dit M. Laitance. Mais si vous ne m'aviez pas arrêté inconsidérément...

— Avant de mettre la main sur le coupable, dit M. Colerette, il est d'usage que le détective arrête successivement un ou plusieurs faux coupables, en se fondant sur des indices tout semblables à ceux qui vous accusaient. Vous avez logé avant-hier à l'Hôtel Impérial...

— Où il y a trois cent cinquante chambres !...

— ... Votre physionomie et vos allures appellent le soupçon...

— Sapristi, j'ai la physionomie et les allures que je veux ! Parce que mon regard est fatal, et que j'aime les chapeaux à la Rubens, est-ce qu'on va m'attribuer tous les crimes et délits qui se commettent alentour, dans un rayon de cent kilomètres ?

— Votre valise contient des postiches et une boîte de maquillage...

— Pourquoi pas ? Je suis comédien-amateur ! Depuis mon enfance, j'ai toujours eu le goût des déguisements. Est-ce défendu par la loi ?

— Etc... Etc... N'insistez pas. Vous n'êtes resté prisonnier que quelques heures. Et je vous mets dès à présent hors de cause.

— Vous êtes bon, vous ! J'ai perdu ma situation et ma bonne humeur. Parce que j'ai un bonnet grenat et le nez rouge !... C'est scandaleux, tout simplement !

Pendant que se poursuivait ce débat, Marinon s'était glissée vers le chef de train, qui tenait le domino et le masque de velours.

— Vous permettez ? dit-elle.

Elle examina rapidement les deux objets, les rendit, et rejoignit son frère, à qui elle dit, en « langage sifflant » :

— Le domino est pareil à tous les dominos. Et à l'intérieur du masque, le velours est absolument intact. Pas un fil n'est froissé.

— C'est bien ce que je pensais, dit Jean-Jacques. Ce masque n'a jamais été porté. Voilà qui est singulier. Pourquoi les bandits, tentant de compromettre définitivement le quidam arrêté par Vise-à-gauche, n'ont-ils pas utilisé le « vrai » masque, celui qui leur avait réellement servi ?

— C'est une question intéressante. Je vais y réfléchir, répondit Citrouille.

Et, s'allongeant sur son lit, qu'elle n'avait pas laissé défaire, elle s'endormit profondément.

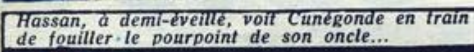
La semaine prochaine :

TIFFON-PALAMOS AVAIT GROSSI !

Les Emeraudes du Conquistador

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

Hassan et Kaddour, transportés par magie dans l'avenir, sont tombés sur un navire espagnol faisant route vers Sam Bimbo. Ils se lient d'amitié avec Sosthène de la Véranda et sa nièce Cunégonde...





















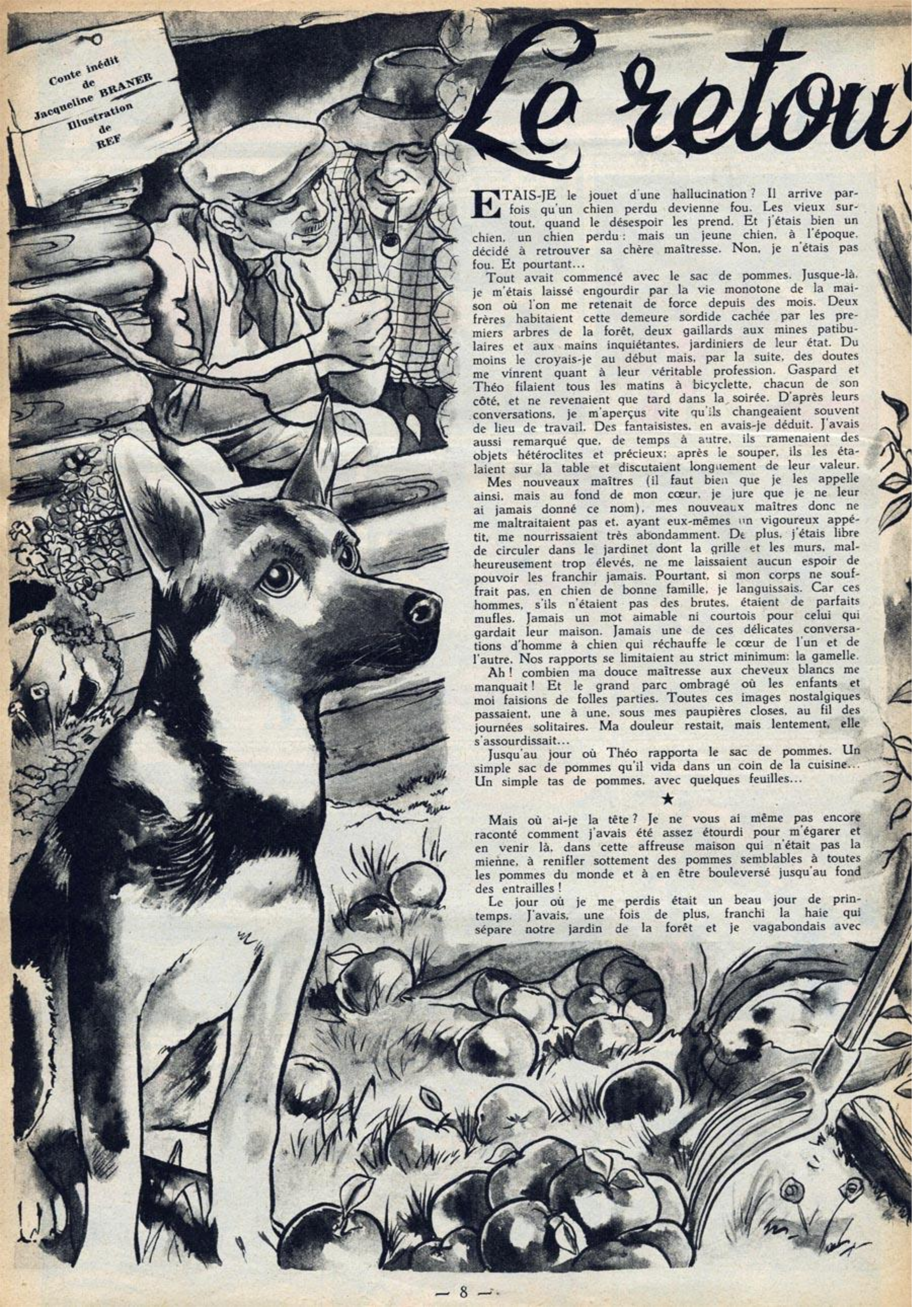






(A suivre.)

Le retour



ETAIS-JE le jouet d'une hallucination ? Il arrive parfois qu'un chien perdu devienne fou. Les vieux surtout, quand le désespoir les prend. Et j'étais bien un chien, un chien perdu : mais un jeune chien, à l'époque, décidé à retrouver sa chère maîtresse. Non, je n'étais pas fou. Et pourtant...

Tout avait commencé avec le sac de pommes. Jusque-là, je m'étais laissé engourdir par la vie monotone de la maison où l'on me retenait de force depuis des mois. Deux frères habitaient cette demeure sordide cachée par les premiers arbres de la forêt, deux gaillards aux mines patibulaires et aux mains inquiétantes, jardiniers de leur état. Du moins le croyais-je au début mais, par la suite, des doutes me vinrent quant à leur véritable profession. Gaspard et Théo filaient tous les matins à bicyclette, chacun de son côté, et ne revenaient que tard dans la soirée. D'après leurs conversations, je m'aperçus vite qu'ils changeaient souvent de lieu de travail. Des fantaisistes, en avais-je déduit. J'avais aussi remarqué que, de temps à autre, ils ramenaient des objets hétéroclites et précieux; après le souper, ils les étalaient sur la table et discutaient longuement de leur valeur.

Mes nouveaux maîtres (il faut bien que je les appelle ainsi, mais au fond de mon cœur, je jure que je ne leur ai jamais donné ce nom), mes nouveaux maîtres donc ne me maltraitaient pas et, ayant eux-mêmes un vigoureux appétit, me nourrissaient très abondamment. De plus, j'étais libre de circuler dans le jardinet dont la grille et les murs, malheureusement trop élevés, ne me laissaient aucun espoir de pouvoir les franchir jamais. Pourtant, si mon corps ne souffrait pas, en chien de bonne famille, je languissais. Car ces hommes, s'ils n'étaient pas des brutes, étaient de parfaits mufles. Jamais un mot aimable ni courtois pour celui qui gardait leur maison. Jamais une de ces délicates conversations d'homme à chien qui réchauffe le cœur de l'un et de l'autre. Nos rapports se limitaient au strict minimum: la gamelle.

Ah ! combien ma douce maîtresse aux cheveux blancs me manquait ! Et le grand parc ombragé où les enfants et moi faisions de folles parties. Toutes ces images nostalgiques passaient, une à une, sous mes paupières closes, au fil des journées solitaires. Ma douleur restait, mais lentement, elle s'assourdissait...

Jusqu'au jour où Théo rapporta le sac de pommes. Un simple sac de pommes qu'il vida dans un coin de la cuisine... Un simple tas de pommes, avec quelques feuilles...

★

Mais où ai-je la tête ? Je ne vous ai même pas encore raconté comment j'avais été assez étourdi pour m'égarer et en venir là, dans cette affreuse maison qui n'était pas la mienne, à renifler sottement des pommes semblables à toutes les pommes du monde et à en être bouleversé jusqu'au fond des entrailles !

Le jour où je me perdis était un beau jour de printemps. J'avais, une fois de plus, franchi la haie qui sépare notre jardin de la forêt et je vagabondais avec



quelques aimables compagnons du quartier. Les heures passèrent vite en gambades autour des étangs et le jour commençait à tomber quand je crus reconnaître les aînés des enfants de la maison. Ils étaient à bicyclette et accueillirent fraternellement mes aboiements. C'est leur affabilité qui fut cause de la catastrophe car s'ils m'avaient décoché quelques coups de pied je me serais rendu compte de ma méprise. Je courus longtemps à travers bois. La nuit était venue et une certaine appréhension naissait en moi tout en suivant les phares des promeneurs. Je tendais l'oreille pour essayer de reconnaître leurs voix: à chaque tour de roue elles me semblaient plus étrangères...

Quand nous débouchâmes près d'un groupe de maisons, je dus me rendre à l'évidence : ces garçons m'étaient inconnus, ce village n'était pas le mien. La détresse me rendit méchant et, quand un des jeunes gens, après avoir mis pied à terre et discuté à mon sujet avec ses camarades, s'approcha de moi pour voir si je portais un collier (je ne l'avais pas, ce jour-là !), je le mordis à la main. Puis, je m'enfuis, car je voulais, sans perdre un instant, retourner sur mes pas. En vain ! J'errai toute la nuit à travers la forêt. A l'aube j'arrivai dans un autre village que je ne connaissais pas plus. Le hasard me conduisit devant la sinistre maison où ma triste équipée devait trouver son épilogue.

La grille du jardin était ouverte. La porte de la maison aussi. Théo et Gaspard, dans la cuisine, faisaient rissoler le lard de leur petit déjeuner, et ce lard enbaumait. J'avais faim, j'étais fourbu. J'entrai. Ils avaient besoin d'un chien de garde; ils me donnèrent à manger et refermèrent la grille. Six mois sans histoire devaient s'écouler entre ce jour maudit et l'arrivée du sac de pommes qui me rendit presque fou de bonheur et de perplexité...

★

Théo le vida brusquement et un fruit roula près de moi. Distraitement, je le mordis. Alors, mes amis, quelque chose d'impérieux se déclencha en moi, cette sensation troublante que les hommes appellent le souvenir.

Mon palais reconnut cette saveur particulière. Mes yeux découvrirent quelques feuilles de glycine au milieu du tas de pommes et mon regard accrocha ces pommes à un arbre que je connaissais bien. Un pommier penché au-dessus de la cabane à outils dont le toit est recouvert d'une glycine. Je fermai les yeux, les narines écrasées sur la pomme que je tenais entre les pattes, et j'entendis une voix familière : « Les enfants, les enfants ! Prenez les paniers ! Aujourd'hui nous allons cueillir les pommes du Paradis. Mais faites bien attention en grimpant sur la cabane de ne pas abîmer la glycine... »

Les soirées suivantes se passèrent à épier les conversations laconiques de Gaspard et Théo. Mais elles ne m'apprirent rien. Puis, les pommes furent rangées et j'oubliai peu à peu l'incident.

Quand un soir, après le repas, Théo sortit de sa poche une belle montre-bracelet, Gaspard apprécia l'objet avec maints raclements de gorge et jets de salive au plancher. J'étais, à ce moment précis, dressé sur mes pattes de derrière et je léchais sur la table quelques débris de nourriture. L'objet me passa à deux pouces du nez et mon cœur défaillit. C'était la montre de mon petit maître, Bertrand, le benjamin de la maisonnée, il l'avait reçue pour sa première communion quelques semaines avant mon départ. Je me remis à douter de mon équilibre mental. C'était certain : à force de penser à ma chère maison perdue, je commençais à voir partout des traces du passé.

Cela devenait inquiétant et il était grand temps que je me ressaisisse. Tout à coup, je me souvins qu'en jouant avec Bertrand j'avais un jour attrapé entre mes dents le bout du bracelet de cuir. Si celui que Théo avait entre les mains était intact, je divaguais. S'il était déchiré, j'étais sain d'esprit. Je voulus en avoir le cœur net et me hissai jusqu'à la table. Mes amis, *le bracelet était déchiré !*

A partir de ce soir-là, je pressentis que quelque chose de grand, une sorte de miracle se préparait. Si bien que je ne m'étonnai plus de rien. Ni des conciliabules et des plans dans lesquels les deux frères se lancèrent. Ni que Théo, tel un prestidigitateur, sortit de sa poche le châle de soie brodé de ma vieille maîtresse, tout imprégné encore de son parfum de gardénia.

Et la nuit où je vis les deux compères charger leurs revolvers, préparer de grands sacs et enfourcher leurs bicyclettes, ma volonté décupla mes forces et, au prix d'efforts inouïs, je parvins à m'agripper à la grille et à la franchir enfin. Sans bruit, dans les ténèbres, posant mes pattes aussi légèrement que possible, je suivis Gaspard et Théo dans leur promenade mystérieuse.

C'est ainsi que je refis, en sens inverse, et à six mois de distance, la même traversée nocturne de la forêt.

Quand les hommes eurent atteint les étangs, ils éteignirent leurs lampes. Puis ils s'enfoncèrent dans des taillis dont je connaissais les moindres recoins et y laissèrent leurs bicyclettes. Je déployais des trésors d'adresse pour qu'ils ne remarquent pas ma présence — et ce n'était pas facile, croyez-moi, car nous étions en automne et le sol, couvert de feuilles mortes, bruissait à chaque mouvement.

Le reste se passa comme un songe. Les deux ombres franchirent la petite porte du fond du jardin qui grinça un peu, se faufilèrent le long des buissons, ouvrirent sans difficulté avec un passe-partout la porte de la buanderie dont Théo, le matin même, avait démoli la chaîne de sûreté. Ils pénétrèrent dans la maison endormie...

Mais une troisième ombre les avait suivis, une ombre tremblante de bonheur qui, dans le hall attendait... attendait Dieu sait quoi, et retardait jusqu'à la dernière limite ce moment béni, *le grand moment* de sa vie de chien de garde... A la fin, je me décidai et j'aboyai de toutes mes forces. Les voleurs poussèrent des jurons et j'eus le temps, avant qu'ils ne s'enfuient, de mordre à pleine dents les jambes de Théo. Aux étages, des lumières s'allumaient, des voix s'interpelaient. Bientôt, dans l'escalier, ce n'était qu'un cri : « C'est lui ! C'est Tuli. Il est revenu ! »

Ils me firent fête, comme vous pensez, sans savoir tout ce qu'ils me devaient. Puis ils se creusèrent la tête pour deviner comment j'avais pu m'introduire ainsi, en pleine nuit, au centre de la maison. L'ennui de tout cela, c'est que les maîtres ne comprennent pas le langage des chiens et que je n'ai jamais pu le leur expliquer. Quant à Théo, le seul qui aurait pu les éclairer, il n'a, évidemment, plus jamais reparu. Il avait sans doute lu dans mon regard que je m'étais promis de lui sauter à la gorge s'il revenait le lendemain, avec sa mine de faux jardinier.

★

Je suis vieux maintenant et pourtant, je m'amuse encore lorsque le soir, autour de la cheminée, entre la tasse de café et le verre de liqueur, on raconte à un nouvel ami de la famille mon retour fabuleux. Si vous saviez toutes les versions qu'on a pu échafauder et les folles aventures qu'on me prête pendant mes six mois d'absence... Les hommes ont bien de l'imagination !



LE CASQUE TARTARE

TEXTES ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN



Rabakol est chargé d'une mission importante en Extrême-Orient. Mais quelques heures avant de partir, il est victime d'un attentat...











ET NOS TROIS AMIS, Mr. LAMBIQUE, BOB ET BOBETTE, ÉQUIPÉS DE PIED EN CAP, S'EMBARQUENT À BORD DU "LIVORNO". UN VOYAGE FANTASTIQUE COMMENCE POUR EUX, AU TERME DUQUEL ILS SE VERRONT CONFIER L'ARME MYSTÉRIEUSE QUE MARCO-POLO DESTINE AUX VÉNITIENS



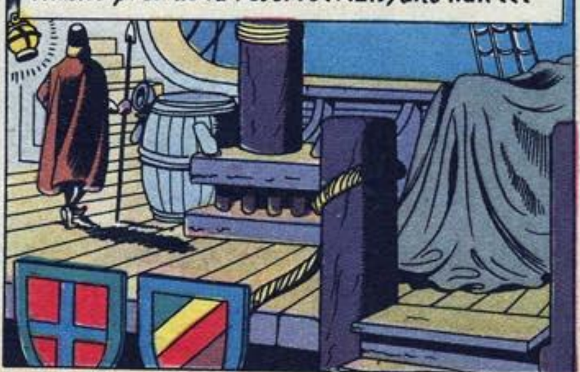














(A suivre.)



Textes et dessins de Jacques Martin.









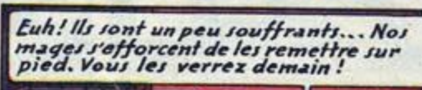


























(1) baliste : engin de jet de l'époque romaine

(A suivre.)

Le cas étrange de Monsieur de Bonneval

Remy, Ghislaine, le domestique William et le marin Yves sont en Australie, où ils recherchent M. de Bonneval. De leur côté, les bandits Héribert et Hippolyte essaient de retrouver la trace du savant...

Texte et dessins de F. Craenhals.

























(A suivre.)

As-tu déjà lu ces deux splendides albums :
LE SECRET DE L'ESPADON
par **Edgar-P. Jacobs**
(64 pages magnifiques en couleurs — **65 fr.**)

★

LES AVENTURES DE CORENTIN
(64 pages passionnantes plus 8 hors-texte — **59 francs**)
En vente dans toute bonne librairie et au bureau du journal.



La semaine prochaine, une histoire en images inédite et passionnante **LE PACTE DE PASHUTAN** par **Raymond Reding**

Pour les fêtes de Saint-Nicolas, Noël, Nouvel-An, demandez à vos parents une des tentes ci-dessous, expédiée **contre remboursement** aux prix indiqués. Accessoires pour le montage en appartement ou au jardin.



Tente « Indienne » :
Base 1 m., hauteur 1,40 m.
En réclame blanc : **190 francs.**
En couleur, imperméable : **295 francs.**

★

La même, mais plus grande :
Base 1,30 m., hauteur 1,70 m.
En réclame blanc : **280 francs.**
En couleur, imperméable : **450 francs.**

★



Tente « Bonnet de police » :
Hauteur 1,10 m., largeur 1,20 m., profondeur 2,00 m.
En couleur, imperméable : **550 francs.**
Hauteur 1,30 m., largeur 1,30 m., profondeur 2 m.
En couleur, imperméable : **675 francs.**
Hauteur 1,60 m., largeur 1,60 m., profondeur 2 m.
En couleur, imperméable : **795 francs.**

En commandant, spécifier un des coloris : vert, orange, ocre jaune ou blanc.

★



Ballon de football, système « automatique », cuir supérieur, qualité et prix imbattable.
Taille n° 2 : **190 francs.**
N° 3 : **215 francs.**

★

LE CAMPEUR
Bruxelles : 169, rue Royale
Téléphone : 17.86.21
Anvers : 21, rue Léopold
Téléphone : 32.24.91

- Seuls les cadeaux mentionnés sur la liste sont disponibles. Il est donc inutile de nous demander une auto, une boîte de pralines, ou une armoire en chêne (!).
- Chaque jour nous parviennent des dizaines d'envois dont l'adresse est incomplète ou illisible. Soyez donc gentils et ECRIVEZ LISIBLEMENT VOTRE ADRESSE.
- Emballez soigneusement vos timbres ! Beaucoup d'envois arrivent ici déchirés ou vides.
- L'album **Le Roman du Renard,** ainsi que celui du **Prince Royal,** peut être obtenu contre remboursement.

★

ENCORE DES INCONNUS !

G.1095, X., Angre, séries I et V. — G.2132, X., Dalhem, série I. — G.1662, X. Namur, séries IV et V. — F.8080, Pheinen Ch. Born, série I. — G.5166, X., Châtelineau, série I.



— Vite, Monsieur Tournesol, on a besoin de votre pendule !... Un de nos amis lecteurs vient d'égarer sa collection de Timbres TINTIN !...

LISTE DES PRIMES

		Nombre de points
1.	Cinq séries de 40 vignettes : « Le Roman du Renard » ... ... **Par série :**	50
2.	Carnet de décalcomanies TINTIN, carnet A, quinze sujets	50
3.	Carnet de décalcomanies TINTIN, carnet B, vingt-deux sujets	60
4.	Cartes postales TINTIN (série I ou II) **Par série de cinq cartes :**	70
5.	Pochette de papier à lettre TINTIN, avec sujets variés	80
6.	Cinq séries de dix photos « PRINCE ROYAL » ... ... **Par série :**	100
7.	Coquet fanion TINTIN, pour trottinette ou pour vélo (double face, trois couleurs)	100
8.	Portefeuille TINTIN (article en cuiroléine) avec décoration TINTIN et MILOU ...	200
9.	Puzzle TINTIN, sur bois	350
10.	Puzzle TINTIN (grand modèle), scènes originales sur bois, dessinées par Hergé	500
11.	Jeu de cubes TINTIN	500



Monsieur Barelli à Nusa-Penida

Barelli et Moreau ont été jetés à la mer par ordre du bandit. Mais ils atteignent Nusa-Pénida par leurs propres moyens et y retrouvent deux passagers du « Squale »...

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR.









Après s'être restaurés, Barelli et Moreau tombent en arrêt devant une boutique sordide

Nous trouverons sûrement ici de quoi nous vêtir!

AU GRAND BAZAR chez BATOE-SI-KONGAN





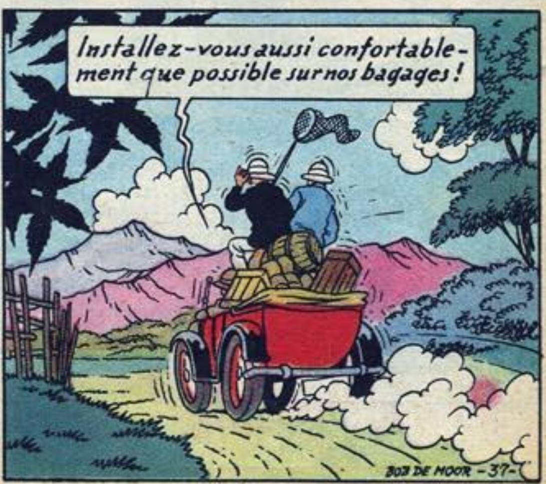












(A suivre.)

Aventure au Mexique

Le jeune Jaime de Los Cordalès, aussi généreux que violent, s'est fait un ennemi dans la personne d'Estéban de Ribeira...























(A suivre.)

LES RAYONS NOIRS

ACTUELLEMENT SHERLOCK HOLMES ECLAIRCIT LES MYSTERES A L'AIDE DES ULTRA-VIOLETS

QUAND les lecteurs de Conan Doyle apprennent que le célèbre détective Sherlock Holmes est arrivé sur les lieux du crime et qu'il promène sur toutes choses le halo de sa lampe, ils frémissent d'excitation à l'idée que leur héros ne va pas manquer, à l'aide de cette lueur blafarde, de jeter la plus éclatante lumière (au figuré) sur le sombre mystère en cours. Ils seraient bien plus surpris encore s'ils savaient qu'aujourd'hui Sherlock Holmes se servirait pour éclaircir bien des énigmes, d'une lumière noire.

LES RAYONS INVISIBLES CONTRE LE CRIME

ON appelle lumière noire celle qui est dispensée par des lampes à vapeur de mercure dont le verre a été rendu opaque à la lumière visible, par l'incorporation dans sa masse d'oxyde de nickel. Extérieurement ces lampes ne semblent donner aucune lumière, mais en réalité, elles laissent filtrer uniquement les rayons ultra-violets, invisibles à l'œil. Ces rayons « noirs » ont l'étrange propriété d'être absorbés par nombre de substances qui les transforment en lumière visible et paraissent dès lors lumineuses dans la plus parfaite obscurité. C'est le phénomène que l'on appelle la fluorescence.

Grâce à une torche à lumière noire, Sherlock Holmes peut déceler bien des crimes. Les assassins ont beau nettoyer leurs vêtements souillés de sang, ils ne parviennent pas à les débarrasser des moindres particules : aussi la lumière invisible fait-elle luire les taches apparemment disparues d'un éclat accusateur.

Les faux billets de banque ou les timbres-poste contrefaits sont reconnus sans peine. En effet, les faussaires n'emploient jamais exactement les mêmes encres d'imprimerie, ayant à leur base les mêmes colorants, que les services officiels : leurs plus parfaites reproductions apparaissent dès lors d'une teinte insolite sous le regard des ultra-violets.

Pour ces mêmes raisons toutes les altérations, additions et surcharges, apportées à des documents (passeports, chèques, etc...) sont détectées sans peine. La lumière noire fait même réapparaître les inscriptions « lavées ». Inutile d'envoyer un message secret à un prisonnier en l'écrivant à l'encre sympathique sur une lettre d'un contenu banal : à la censure, les rayons invisibles feront surgir le texte dissimulé.

Rien n'échappe à la vigilance des U.V. Toutes les impostures dont les antiquaires malhonnêtes pouvaient se rendre coupables sont, grâce à eux, démasqués en un tournemain. Le vieux marbre luit différemment que le marbre récemment taillé, voire que du vieux marbre astucieusement retaillé. Autrefois, les fabricants d'antiquités avaient coutume de plonger les figurines d'ivoire dans une fosse à purin pour leur donner la patine du temps, ou bien encore, ils les faisaient... avaler par une dinde. Le résultat était bien plus surprenant que celui obtenu à l'aide de traitements chimiques. Mais il suffit que Sherlock Holmes braque sur les objets suspects sa torche magique pour que les procédés les plus ingénieux perdent toute efficacité.

LES ULTRA-VIOLETS FOUDROIENT NOS ENNEMIS

LES fraudes alimentaires sont non moins faciles à repérer. Songez que le beurre apparaît jaune sous la lumière ultra-violette, alors que la margarine est nettement bleue. Les œufs frais sont d'un rouge éclatant, qui, avec l'âge vire lentement au pourpre, puis au bleu. La présence de saindoux dans la graisse de bœuf est impossible à dissimuler. Le degré de conservation des œufs en poudre et de bien d'autres produits alimentaires peut être mesuré selon leur teinte. Les bactéries, les moisissures les plus infimes se trahissent aussi : l'ergot confère notamment au seigle et aux autres céréales une belle couleur jaune-orangé.

Il y a mieux, à l'aide de sa torche à lumière noire, Sherlock Holmes ne dépiste pas seulement les criminels, il les punit. Le microbes qui sournoisement tentent de nous infester par la voie de l'air ou de l'eau sont impitoyablement foudroyés.

Dans les hôpitaux ou maternités, dans les fabriques de produits alimentaires et pharmaceutiques, l'air peut être stérilisé de manière assez poussée à l'aide de lampes à vapeur de mercure qui dispensent non seulement de la lumière, mais aussi des rayons U.V. invisibles. Aux Etats-Unis on trouve déjà de nombreux magasins d'alimentation où les produits de consommation frais sont exposés dans des vitrines irradiées aux ultra-violets. Ceux-ci ne peuvent nullement nuire aux yeux des clients, le verre des vitrines absorbant complètement ces rayons. C'est pourquoi, d'ailleurs, les lampes à rayons ultra-violets sont faites d'un verre spécial qui leur est perméable. Quand de telles pratiques d'hygiène se généraliseront-elles chez nous ?

LA LUMIERE NOIRE AU SERVICE DE L'INDUSTRIE ET DE L'HYGIENE

GRACE aux rayons noirs, Sherlock Holmes peut même déjouer les plans des saboteurs les plus subtils. Dans certaines opérations industrielles, comme le tissage de la rayonne ou le tournage du celluloïd, il arrive que de l'électricité statique charge la surface des matières premières. Des surfaces identiquement électrisées ayant pour effet de se repousser l'une l'autre, cela rend certaines matières impossibles à traiter dans une machine. Parfois même, l'électricité statique déclenche des incendies, fait exploser des gaz inflammables. Ici encore, la lumière noire opère des miracles en neutralisant tout simplement les charges électriques. La lumière noire vient aussi de faire son apparition en publicité. Un peu partout on commence à voir, la nuit, des affiches fluorescentes dont l'effet particulièrement spectaculaire est dû à un éclairage par lumière noire.

On n'en finirait pas de faire l'éloge de ce précieux auxiliaire. Les U.V. sont capables de stimuler des réactions chimiques, de hâter par exemple la production de chloronaphtalène, un produit particulièrement précieux pour l'industrie. Enfin, ce sont les ultra-violets qui transforment l'ergostérol, une graisse qui se trouve dans les végétaux, en la précieuse vitamine D2, qui empêche le rachitisme. Il nous ont ainsi permis de « vitaminiser » certains produits alimentaires par simple irradiation.

La lumière noire, auxiliaire du médecin, de l'hygiéniste, du policier et de l'industriel, nous apporte, en somme, santé et sécurité.

MONSIEUR VINCENT

La guerre civile vient d'éclater en France, et Condé marche sur Paris. Pour tâcher de sauver les Parisiens; Monsieur Vincent décide de se rendre chez la Reine, qui s'est réfugiée à Saint-Germain-en-Laye. Mais...

TEXTE ET DESSINS DE RAYMOND REDING



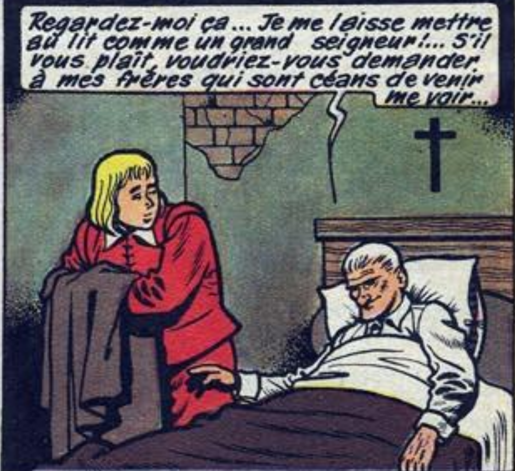


ENFIN LA NOUVELLE TANT ATTENDUE LUI PARVINT: MAZARIN ACCORDAIT UNE AMNISTIE GÉNÉRALE: PARIS ÉTAIT LIBÉRÉ!... LE SAINT HOMME S'Y FIT TRANSPORTER ET LE PEU DE FORCE QUI LUI RESTAIT FUT CONSACRÉ À ÉTABLIR DE FAÇON DÉFINITIVE LES STATUTS ET RÈGLES DE TOUTES LES ASSOCIATIONS CHARITABLES QUI AVAIENT ÉTÉ TOUTE SA VIE, DOCUMENTS QUE LE TEMPS N'A PAS ATTEINTS TANT ILS DEMEURENT UN MODÈLE DE CLAIRVOYANCE, DE CHARITÉ PRATIQUE ET DE BON SENS

















UN CENTENAIRE SPORTIF

LA COUPE "AMERICA" (1)



C'ETAIT, il y a bien longtemps, vers le milieu du siècle dernier. Depuis des décades déjà, le Royal Yacht Squadron faisait disputer chaque année, à Cowes, ses classiques régates. Le gagnant de l'épreuve recevait cinq cents guinées, somme énorme à l'époque si l'on considère qu'elle correspondrait de nos jours à un prix d'un demi-million de francs belges au moins.

Un jour, en 1851, une petite goëlette américaine arriva au Havre, changea la voilure avec laquelle elle avait traversé l'Atlantique et se présenta au départ des régates de Cowes. Les Anglais s'esclaffèrent. Quoi ? Ce bâtiment prétendait, dans leurs eaux, venir rivaliser avec les fameux voiliers britanniques? Le 22 août 1851, un éclat de rire presque général fusa quand elle prit le départ.

Mais, quelques heures plus tard, l'*America* — c'était le nom de la goëlette — terminait victorieusement la compétition avec huit minutes d'avance sur son premier rival anglais, l'*Aurora*.

INTERPELLATION AU PARLEMENT

CET événement fut considéré en Angleterre comme une catastrophe nationale. Le colonel Peel interpella le gouvernement à la Chambre des Communes et, le 22 mars 1852, revenant à la charge, il proclamait : « Il faut désormais que ceux qui ont à cœur la gloire de l'Angleterre, travaillent à reconquérir, coûte que coûte, les lauriers perdus ! »

De ce jour, et *pendant quatre-vingts ans*, l'Angleterre essaya de ravir aux Américains la fameuse « Coupe America ».

LA GUERRE DE CENT ANS COMMENCE

UN riche Anglais, James Ashbury, attendit neuf ans avant de tenter de ravir le trophée. Il s'y risqua lorsqu'il eut acquis sa merveilleuse goëlette *Cambria*. La lutte se déroula au large de New-York. De son côté, James Gordon-Bennett, le fameux propriétaire du *New-York Herald*, alignait le *Dauntless*. Après une course épique, le *Cambria* fut battu.

Acharné, James Ashbury revint en Angleterre, fit construire une nouvelle goëlette — la *Livonia* — et retourna en Amérique. Il participa à douze courses, et n'en gagna qu'une seule. Les Anglais, gens tenaces, allaient attendre treize ans avant de faire une nouvelle tentative pour reprendre la Coupe America.

DUEL DE MILLIARDAIRES

POURQUOI un tel délai ? Pourquoi, à certaines époques, Anglais et Américains attendirent-ils parfois dix ans avant de se rencontrer à nouveau ? C'est que ces bateaux, construits uniquement pour la course, coûtaient terriblement cher. Si cher, même, qu'en Amérique il se constitua, sous la présidence de Cornélius Vanderbilt, un consortium de milliardaires américains qui — à chaque occasion — faisait construire plusieurs bateaux pour répondre aux défis anglais. De ces bateaux, ils choisissaient le meilleur pour disputer la Coupe America.

En 1884, en 1885, en 1886, les yachts anglais *Genesta* et *Galatea* tentèrent vainement de battre les Américains. En 1893, Lord Dunraven, prenant la succession de James Ashbury, lança un nouveau défi aux Américains. Il avait fait construire spécialement un magnifique cotre, le *Walkyrie* qui avait la réputation d'être, en Angleterre, un bateau imbattable. Les Américains, de leur côté, alignaient le *Vigilant*. La course eut lieu en trois manches. Dans la troisième manche, un coup de vent terrible se leva. Il soufflait à plus de 50 km. à l'heure. Le *Walkyrie*, devancé au départ, rattrapa l'Américain, se fit joindre, dépasser, revint encore et — au moment où il allait gagner — le vent déchira deux de ses spinnakers. Le *Vigilant* ne l'emporta que de quarante secondes.

Dès lors, année après année, la lutte allait continuer. Sir Thomas Lipton — des fameux thés Lipton — entra en lice pour l'Angleterre. Pendant près de trente ans, de 1901 à 1930, il fit construire la fameuse série de ses *Shamrock*. Il y dépensa des fortunes. Le consortium des milliardaires américains était sur les dents. Pour la seule course de 1930, le groupe Vanderbilt investit dix-huit millions de francs (à l'époque) dans l'armement de l'*Enterprise* qui devait lutter contre le *Shamrock*.

SIR THOMAS LIPTON RENONCE

L'*ENTERPRISE* était un prodige de construction navale. Son mât de 52 mètres en aluminium, ne pesait que 1.815 kilos, alors que celui du *Shamrock* pesait une tonne de plus (2.810 kilos). L'*Enterprise* était muni de treuils électriques qui permettaient de hisser les voiles en un temps record.

L'issue de la lutte ne pouvait pas faire de doute. Sir Thomas Lipton, battu, une fois encore après trente ans d'efforts, rentre dans le rang, découragé.

M. Sopwith, le célèbre constructeur d'avions, prit sa succession, et fit construire l'étonnant *Endeavour* qui faillit bien — quatre-vingts ans après la victoire de l'*America* — ravir aux Yankees le trophée convoité.

LE duel eut lieu au large de New-York. Il se disputa en sept manches. Dès le début, par forte brise et mer dure, l'*Endeavour* battit le *Rainbow*, qui déchira trois spinnakers dans la course. Le lendemain, par forte brise encore, l'*Endeavour* devançait l'Américain. Si le vent était resté fort, nul doute que les Anglais auraient gagné, car l'*Endeavour* était imbattable par gros temps. Mais, le troisième jour, le vent faiblit, et le *Rainbow* l'emporta.

Les quatre dernières manches virent une lutte acharnée; le *Rainbow* l'emporta — au total — d'extrême justesse après des régates qui, de l'avis des connaisseurs, furent les plus belles de l'histoire de la Coupe America. Pendant les épreuves, le *Rainbow* a déchiré non moins de cinq spinnakers.

LE « RANGER », BATEAU-MIRACLE

M. Sopwith s'acharna, fit construire un nouvel *Endeavour* et — en 1937 — retraversa l'Atlantique. Cette fois, les courses furent sans histoire : le consortium Vanderbilt avait fait construire l'étonnant *Ranger* qui gagna toutes les manches avec une facilité dérisoire. Le *Ranger* est un bateau-miracle, comme il n'en sort pas deux d'un chantier en un siècle.

★

Près de quinze années se sont écoulées depuis cette dernière course. Et un siècle a passé depuis qu'un petit cotre américain — dont tout le monde riait — vint à Cowes battre, dans leurs eaux, les bâtiments anglais. Pendant cent ans, vainement, les Anglais ont essayé de reprendre leur trophée. Ils semblent maintenant y avoir renoncé. Mais on peut être convaincu qu'un jour viendra où, à nouveau, un Sopwith, un Sir Thomas Lipton, un Lord Dunraven se lèvera en Angleterre et — par dessus l'Océan, — relancera un défi aux Américains.

La Coupe *America* n'est pas morte...

(1) Voir « Tintin » N° 40 du 3 octobre : « Le Sport de la Voile ».

IL FAUT DE TOUT POUR FAIRE UN MONDE

UNE REPONSE DU TAC AU TAC



L'AMIRAL japonais, Yamamoto, qui mourut au combat en 1943, demeure l'une des plus grandes figures de l'Histoire contemporaine du Japon. Déjà, à moins de trente-deux ans, il commandait une escadre. On raconte à son sujet une anecdote amusante.

Un jour, les navires placés sous les ordres de Yamamoto accostèrent dans un port où se trouvaient plusieurs bâtiments de guerre britanniques. Respectant la tradition, l'amiral japonais se rendit à bord du vaisseau-amiral anglais en visite de courtoisie. Le chef de l'escadre britannique qui était entouré de tous ses officiers, se leva pour prononcer un discours de bienvenue. Supposant que les Nippons ne connaissaient pas l'anglais, il voulut leur jouer un bon tour et se mit à compter dans sa langue maternelle : « One, two, three... », « Un, deux, trois... », jusqu'à vingt-cinq en prenant soin d'y mettre de la conviction et du sentiment. Ses officiers faisaient des efforts héroïques pour ne pas rire, cependant que l'amiral Yamamoto et ses subordonnés, parfaitement calmes, écoutaient sans sourciller. Quand l'amiral anglais eût terminé, l'officier japonais se leva à son tour et, dans un anglais excellent, commença : « Votre Excellence, Messieurs les officiers », puis il compta, lui aussi « One, two, three... », mais jusqu'à cinq mille !...

Inutile d'ajouter que l'amiral anglais fut tancé d'importance !

L'EUSSES-TU CRU ?...

LE plus petit des atomes celui de l'hydrogène, a un poids tel qu'il en faudrait quarante mille millions pour faire un vingt-millième de milligramme.

★

LES semelles crêpes, si répandues aujourd'hui, ont fait leur première apparition en 1921 seulement, en Angleterre.

★

LE canal de Suez a quatre-vingts ans. Il ne mesurait que 22 mètres de largeur au début; il en mesure aujourd'hui soixante.

★

A SAINT-GEORGES, en Autriche, se trouve un tilleul qui a 9 mètres de circonférence; il serait, paraît-il, vieux de cent ans. C'est le plus gros arbre d'Autriche.

LE PLUS VIEUX DOIGT ARTIFICIEL DU MONDE

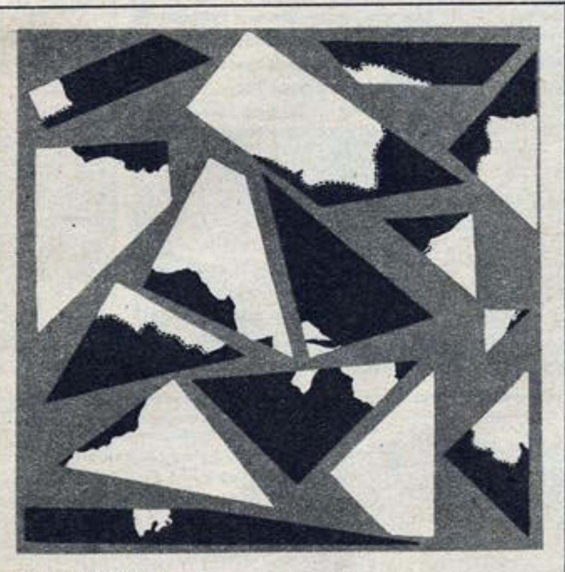
AU cours de fouilles effectuées dans un château d'une île danoise, on a trouvé un doigt articulé, vieux, probablement, de quatre cents ans. On pense que c'est le plus ancien membre artificiel qui ait été mis au jour.

Ce doigt est en bronze; les soudures en ont été effectuées au moyen d'argent, et il est équipé d'une sorte de roulement à billes aux articulations.

Solutions du n° 45

ETES-VOUS MALINS ? — *1. Ce n'est pas le Pérou. 2. L'embarquement pour* Cythère. *3. Tous les chemins mènent à* Rome. *4. Le beau* Danube *bleu.* 5. Bruges, *la Venise du Nord. 6. Il revient de* Pontoise. *7. Voir* Naples *et puis mourir. 8. Travailler pour le roi de* Prusse.

MOTS CROISES — *Horiz.* : 1. âgé. 2. mal. 3. ire. 4. ce. 5. ... 6. an. 7. in. 8. dette. 9. fête. 10. ... 11. et. 12. cri. 13. oil. 14. use. *Vertic.* : 1. ami; aider; cou. 2. garçonnet; éristale. 3. Elée; textile.



CASSE-TETE

Ces quinze morceaux de papier ne te disent rien ? Dispose-les dans un certain ordre comme tu ferais des pièces d'un puzzle ! Convenablement assemblés, ils parleront d'eux-mêmes !

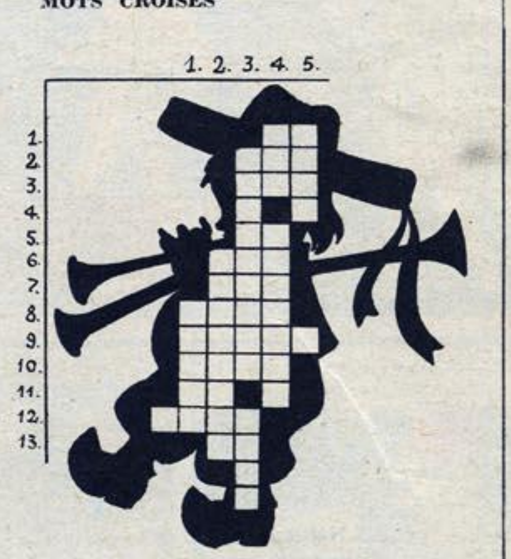
MOTS CROISES

Horizontalement :

1. Lettre grecque. - 2. Se met pour autocar. - 3. Se dit au mariage. - 4. ... - 5. Venu au monde. - 6. Grande étendue d'eau. - 7. Partisan. - 8. Ville d'Espagne. - 9. Commune de Belgique. - 10. Ignorants. 11. Interjection. - 12. Pronom relatif. - 13. Pronom.

Verticalement :

1. Un des Etats-Unis d'Amérique. - 2. Laissent tremper de la viande dans une marinade. - 3. Ce dont joue le gamin de ce dessin; Oter la vie. - 4. Ville de France; Maladie de la vigne. - 5. Fleur.



Le grenadier VICTORIA vous présente...
LA CAGE AUX TIGRES









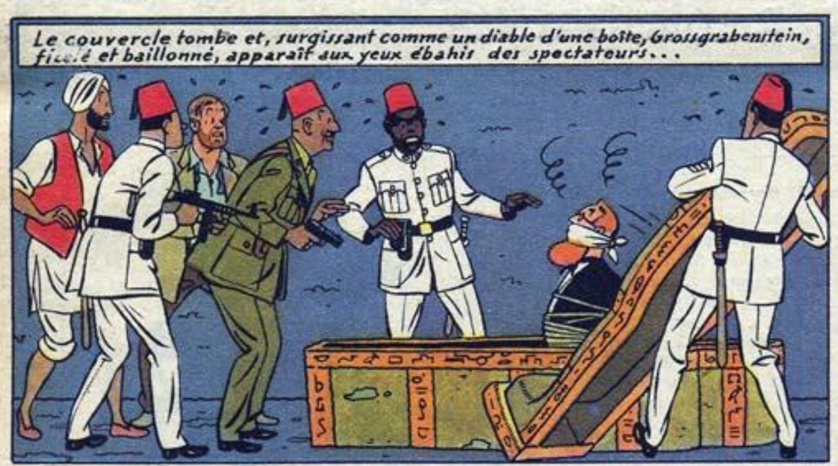
(A suivre.)


LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE
TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS
Ayant pris d'assaut la villa où Olrik et ses complices séquestraient Mortimer et Nasir, le commissaire Kamal a trouvé ce dernier dans le mastaba avec Abbas. Un bruit singulier, provenant d'une chambre voisine, a attiré leur attention...


Le doigt sur la gachette, Kamal pénètre dans la chambre...


HOUHOUHOU
HOUHOU
HOUHOU
Là! Ce sarcophage!...


Du sang-froid! Attention! A mon commandement, ouvrez: un... deux... trois!...


Le couvercle tombe et, surgissant comme un diable d'une boîte, Grossgrabenstein, ficelé et baillonné, apparaît aux yeux ébahis des spectateurs...


Dominant sa stupeur, Kamal d'un geste brusque arrache le baillon...
VOUS!?!...VOUS!?!...
Oui, moi, Grossgrabenstein!.. Mais, Donnerwetter, qu'est-ce que fous attendez bour me télier?!...


Encore! Ah non, mon gaillard!... Une fois suffit!...


Assez joué!... et d'abord, cette barbe!...
HOULA!!!


Elle est vraie!...Par tous les Djins, je de-viens fou!!!
Assassin! Brude! Che fous ferai réfoquer!!!


Enfin, m'expliquerez-vous?!?...
...Hier soir, alors que ch'attendais le professeur Mortimer, ch'ai été stupidement assailli dans mon cabinet de travail par Sharkey, mon boy Mustapha et teux autres pandits. Lorsque je refins à moi, ch'étais enfermé là-dedans...Je...


Mais Kamal, sans en écouter davantage, s'élance au-dehors...
Ya Salam! Vite, l'autre type!!!


...et dégringolant les marches du perron, il se précipite vers les voitures...
Où est le docteur?
Avec le sergent Ismaïl, dans la dernière voiture...


Personne!!!
J'en étais sûr!!!

(A suivre.)